



C'est l'heure des contesillustrés



La Reine des Neiges
Troisième Histoire : Le jardin fleuri de la magicienne
Hans Christian Andersen

(A partir de 6 ans – 19'00" – 2 704 mots)



Mais que disait la petite Gerda, maintenant que Kay n'était plus là ?

Où était-il ?

Personne ne le savait, personne ne pouvait expliquer sa disparition.

Les garçons savaient seulement qu'ils l'avaient vu attacher son petit traîneau à un autre, très grand, qui avait tourné dans la rue et était sorti de la ville.



Nul ne savait où il était, on versa des larmes, la petite Gerda pleura beaucoup et longtemps.

Ensuite on dit qu'il était mort, qu'il était tombé dans la rivière coulant près de la ville.

Les jours de cet hiver-là furent longs et sombres.

Enfin vint le printemps et le soleil.

- Kay est mort et disparu, disait la petite Gerda.
- Nous ne le croyons pas, répondaient les rayons de soleil.
- Il est mort et disparu, dit-elle aux hirondelles.
- Nous ne le croyons pas, répondaient-elles.

A la fin, la petite Gerda ne le croyait pas non plus.

« Je vais mettre mes nouveaux souliers rouges, dit-elle un matin, ceux que Kay n'a jamais vu et je vais aller à la rivière l'interroger. »

Il était de bonne heure, elle embrassa sa grand-mère qui dormait, mit ses souliers et toute seule sortit par la porte de la ville, vers le fleuve.

- Est-il vrai que tu m'as pris mon camarade de jeux ? Je te ferai cadeau de mes souliers rouges si tu me le rends.

Il lui sembla que les vagues lui faisaient signe, alors elle enleva ses souliers rouges, ceux auxquels elle tenait le plus, et les jeta tous les deux dans l'eau, mais ils tombèrent tout près du bord et les vagues les repoussaient de suite vers elle, comme si la rivière ne voulait pas les accepter, puisqu'elle n'avait pas pris le petit Kay.

Gerda crut qu'elle n'avait pas lancé les souliers assez loin.

Alors elle grimpa dans un bateau qui était là entre les roseaux, elle alla jusqu'au bout du bateau et jeta de nouveau ses souliers dans l'eau.

Par malheur, le bateau n'était pas attaché et dans le mouvement qu'elle fit, il s'éloigna de la rive.

Elle s'en aperçut aussitôt et voulut s'en retourner à terre, mais avant qu'elle n'y ait réussi, il était déjà loin sur l'eau et il s'éloignait de plus en plus vite.



Alors la petite Gerda fut prise d'une grande frayeur et se mit à pleurer, mais personne ne pouvait l'entendre, excepté les moineaux, et ils ne pouvaient pas la porter.

Ils volaient seulement le long de la rive, en chantant comme pour la consoler : « Nous voici ! Nous voici ! ».

Le bateau s'en allait à la dérive, la pauvre petite était là, toute immobile sur ses bas, les petits souliers rouges flottaient derrière, mais ne pouvaient atteindre la barque qui allait plus vite.

- Peut-être la rivière va-t-elle m'emporter auprès de Kay, pensa Gerda en reprenant courage.

Elle se leva et durant des heures admira la beauté des rives verdoyantes.

Elle arriva ainsi à un grand champ de cerisiers où se trouvait une petite maison avec de drôles de fenêtres rouges et bleues et un toit de chaume.

Devant elle, deux soldats de bois présentaient les armes à ceux qui passaient.

Gerda les appela, croyant qu'ils étaient vivants, mais naturellement, ils ne répondirent pas. Elle les approcha de tout près et le flot poussa la barque droit vers la terre.

Gerda appela encore plus fort.

Alors sortit de la maison une vieille, vieille femme qui s'appuyait sur un bâton à crochet, elle portait un grand chapeau de soleil orné de ravissantes fleurs peintes.

- Pauvre petite enfant, dit la vieille, comment es-tu venue sur ce fort courant qui t'emporte loin dans le vaste monde ?

La vieille femme entra dans l'eau, accrocha le bateau avec le crochet de son bâton, le tira à la rive et en fit sortir la petite fille.

Gerda était bien contente de toucher le sol sec mais un peu effrayée par cette vieille femme inconnue.

- Viens me raconter qui tu es et comment tu es ici, disait-elle.



La petite lui expliqua tout et la vieille branlait de la tête en faisant Hm ! Hm ! et comme Gerda, lui ayant tout dit, lui demandait si elle avait vu le petit Kay,

la femme lui répondit qu'il n'était pas passé encore, mais qu'il allait sans doute venir, qu'il ne fallait en tout cas pas qu'elle s'en attriste,

mais qu'elle entre goûter ses confitures de cerises, admirer ses fleurs plus belles que celles d'un livre d'images : chacune d'elles savait raconter une histoire.

Alors elle prit Gerda par la main et elles entrèrent dans la petite maison dont la vieille femme ferma la porte.

Les fenêtres étaient situées très haut et les vitres étaient rouges, bleues et jaunes. La lumière du jour y prenait des teintes étranges, mais sur la table il y avait de délicieuses cerises.

Gerda en mangea autant qu'il lui plut.

Tandis qu'elle mangeait, la vieille peignait sa chevelure avec un peigne d'or et ses cheveux blonds bouclaient et brillaient autour de son aimable petit visage, tout rond, semblable à une rose.

- J'avais tant d'envie d'avoir une si jolie petite fille, dit la vieille, tu as vu comment nous allons bien nous entendre !

A mesure qu'elle peignait les cheveux de Gerda, la petite oubliait de plus en plus son camarade de jeux car la vieille était une magicienne, mais pas une méchante sorcière, elle s'occupait peu de magie, comme ça, seulement pour son plaisir personnel et elle avait très envie de garder la petite fille auprès d'elle.

C'est pourquoi elle sortit dans le jardin, tendit sa canne à crochet vers tous les rosiers et quoique chargés de fleurs les plus ravissantes, ils disparurent dans la terre noire.

On ne voyait même plus où ils avaient été.



C'est l'heure des contes illustrés



La vieille femme avait peur que Gerda, en voyant les roses ne vint à se souvenir de son rosier à elle, de son petit camarade Kay et qu'elle ne s'enfuie.

Ensuite, elle conduisit Gerda dans le jardin fleuri.

Oh ! Quel parfum délicieux !

Toutes les fleurs et les fleurs de saison étaient là dans leur plus belle floraison : nul livre d'images n'aurait pu être plus varié et plus beau.

Gerda sauta de plaisir et joua jusqu'au moment où le soleil descendit derrière les grands cerisiers.

Alors on la mit dans un lit délicieux garni d'édredons de soie rouge bourrés de violettes bleues et elle dormit et rêva comme une princesse au jour de ses noces.

Le lendemain elle joua encore parmi les fleurs, dans le soleil – et les jours passèrent.

Gerda connaissait toutes les fleurs par leur nom, il y en avait tant et tant et cependant, il lui en manquait une, laquelle ?

Elle ne le savait pas.

Un jour, elle était là, assise, et regardait le chapeau de soleil de la vieille femme avec les fleurs peintes où justement la plus belle fleur était une rose.

La sorcière avait tout à fait oublié de la faire disparaître de son chapeau en même temps qu'elle faisait descendre dans la terre les vraies roses.

On ne pense jamais à tout !

- Comment, s'écria Gerda, il n'y a pas une seule rose ici ?

Elle sauta au milieu de tous les parterres, chercha et chercha, mais n'en trouva aucune.

Alors elle s'assit sur le sol et pleura, mais ses chaudes larmes tombèrent précisément à un endroit où un rosier s'était enfoncé, et lorsque ses larmes mouillèrent la terre, l'arbre reparut soudain plus magnifiquement fleuri qu'auparavant.



Gerda l'entoura de ses bras et pensa tout d'un coup à ses propres roses de chez elle et à son petit ami Kay.

- Oh ! comme on m'a retardée, dit la petite fille. Et je devrais chercher Kay !
- Ne savez-vous pas où il est ? demanda-t-elle aux roses. Croyez-vous vraiment qu'il soit mort et disparu ?
- Non, il n'est pas mort, répondirent les roses, nous avons été sous la terre, tous les morts y sont et Kay n'y était pas !

- Merci, merci à vous, dit Gerda allant vers les autres fleurs, elle regarda leur calice en demandant :
- Ne savez-vous pas où se trouve le petit Kay ?

Mais chaque fleur debout au soleil rêvait sa propre histoire. Gerda en entendit tant et tant, aucune ne parlait de Kay.

Mais que disait donc le lys rouge ?

- Entends-tu le tambour : Boum ! Boum ! deux notes seulement, boum ! boum ! écoute le chant de deuil des femmes, l'appel du prêtre.
- Dans son long sari rouge la femme hindoue est debout sur le bûcher, les flammes montent autour d'elle et de son époux défunt,
- Mais la femme hindoue pense à l'homme qui est vivant dans la foule autour d'elle, à celui dont les yeux brûlent, plus ardents que les flammes, celui dont le regard touche son cœur plus que cet incendie qui bientôt réduira son corps en cendres.
- La flamme du cœur peut-elle mourir dans les flammes du bûcher ?
- Je n'y comprends rien du tout, dit la petite Gerda
- C'est mon histoire, dit le lys rouge.

Et que disait le liseron ?

- Là-bas, au bout de l'étroit sentier de montagne est suspendu un vieux castel, le lierre épais pousse sur les murs rongés, feuille contre feuille, jusqu'au balcon où se tient une ravissante jeune fille.
- Elle se penche sur la balustrade et regarde au loin sur le chemin.
- Aucune rose dans le branchage n'est plus fraîche que cette jeune fille, aucune fleur de pommier que le vent arrache à l'arbre et emporte au loin n'est plus légère.



C'est l'heure des contesillustrés



- Dans le frou-frou de sa robe de soie, elle s'agite : « Ne vient-il pas ? »
- Est-ce de Kay que tu parles ? demanda Gerda,
- Je ne parle que de ma propre histoire, de mon rêve, répondit le liseron.

Mais que dit le perce-neige ?

- Dans les arbres, cette longue planche suspendue par deux cordes, c'est une balançoire.
- Deux délicieuses petite filles – les robes sont blanches, de longs rubans verts flottent à leurs chapeaux – y sont assises et se balancent.
- Le frère, plus grand qu'elles, se met debout sur la balançoire, il passe un bras autour de la corde pour se tenir, il tient d'une main une petite coupe, de l'autre une pipe d'écume et il fait des bulles de savon.
- La balançoire va et vient, les bulles de savon aux teintes irisées s'envolent, la dernière tient encore à la pipe et se penche dans la brise. La balançoire va et vient.
- Le petit chien noir aussi léger que les bulles de savon se dresse sur ses pattes de derrière et veut aussi monter, mais la balançoire vole, le chien tombe, il aboie, il est furieux, on rit de lui, les bulles éclatent.
- Voilà ! une planche qui se balance, une écume qui se brise, voilà ma chanson....

« C'est peut-être joli ce que tu dis là, mais tu le dis tristement et tu ne parles pas de Kay. »

Que dit la jacinthe ?

- Il y avait trois sœurs délicieuses, transparentes et délicates, la robe de la première était rouge, celle de la seconde bleue, celle de la troisième toute blanche.
- Elles dansaient en se tenant par la main près du lac si calme, au clair de lune.
- Elles n'étaient pas filles des elfes, mais bien enfant des hommes.



C'est l'heure des contes illustrés



- L'air embaumait d'un exquis parfum, les jeunes filles disparurent dans la forêt.
- Le parfum devenait de plus en plus fort – trois cercueils où étaient couchées les ravissantes filles glissaient d'un fourré de la forêt dans le lac, les vers luisants volaient autour comme de petites lumières flottantes.
- Dormaient-elles ces belles filles ? Etaient-elles mortes ?
- Le parfum des fleurs dit qu'elles sont mortes, les cloches sonnent pour les défuntes.

« Tu me rends malheureuse, dit la petite Gerda. Tu as un si fort parfum qui me fait penser à ces pauvres filles. Hélas ! le petit Kay est-il vraiment mort ? Les roses qui ont été sous la terre, me disent que non »

- Ding ! Dong ! sonnèrent les clochettes des jacinthes.
- Nous ne sonnons pas pour le petit Kay, nous ne le connaissons pas.
- Nous chantons notre chanson, c'est la seule chose que nous sachions.

Gerda se tourna alors vers le bouton d'or qui brillait parmi les feuilles, luisant.

- Tu es un vrai petit soleil ! lui dit Gerda. Dis-moi si tu sais où je trouverai mon camarade de jeux ?

Le bouton d'or brillait tant qu'il pouvait et regardait aussi la petite fille. Mais quelle chanson savait-il ?

On n'y parlait pas non plus de Kay.

- Dans une petite ferme, le soleil brillait au premier jour de printemps, ses rayons frappaient le bas du mur blanc du voisin, et tout près poussaient les premières fleurs jaunes, or lumineux dans ces chauds rayons.
- Grand-mère était assise dehors dans son fauteuil, sa petite fille, la pauvre et jolie servante rentrait d'une courte visite, elle embrassa la grand-mère.
- Il y avait de l'or du cœur dans ce baiser béni.



C'est l'heure des contes illustrés



- De l'or sur les lèvres, de l'or au fond de l'être, de l'or dans les claires heures du matin.
- Voilà ma petite histoire dit le bouton d'or.

« Ma pauvre vieille grand-mère, soupira Gerda.

- Elle me regrette sûrement et elle s'inquiète comme elle s'inquiétait pour Kay
- Mais je rentrerai bientôt et je ramènerai Kay.
- Cela ne sert à rien que j'interroge les fleurs, elles ne connaissent que leur propre chanson, elles ne savent pas me renseigner.

Elle retroussa sa petite robe pour pouvoir courir plus vite, mais le narcisse lui fit un croc en jambe au moment où elle sautait par-dessus lui.

Alors elle s'arrêta, regarda la haute fleur et demanda :

- Sais-tu par hasard quelque chose ?

Elle se pencha très bas pour être près de lui : que dit-il ?

- Je me vois moi-même, je me vois moi-même.
- Oh ! Oh ! Quel parfum je répands !
- Là-haut dans la mansarde, à demi-vêtue, se tient une petite danseuse, tantôt sur une jambe, tantôt sur les deux.
- Elle envoie promener le monde entier de son pied, au fond elle n'est qu'une illusion visuelle, pure imagination.
- Elle verse l'eau de la théière sur un morceau d'étoffe qu'elle tient à la main, c'est son corselet – la propreté est une bonne chose – la robe blanche est suspendue à la patère, elle a aussi été lavée dans la théière et séchée sur le toit.
- Elle met la robe et un fichu jaune safran autour du cou pour que la robe paraisse plus blanche.
- La jambe en l'air ! dressée sur une longue tige, c'est moi, je me vois moi-même.

« Mais je m'en moque, cria Gerda, pourquoi me raconter cela ? »

Elle courut au bout du jardin.



C'est l'heure des contesillustrés



La porte était fermée, mais elle remua la charnière rouillée qui céda, la porte s'ouvrit.

Alors la petite Gerda sans chaussures, s'élança sur ses bas dans le monde.

Elle se retourna trois fois, mais personne ne la suivait ; à la fin, lasse de courir, elle s'assit sur une grande pierre.

Lorsqu'elle regarda autour d'elle, elle vit que l'été était passé, on était très avancé dans l'automne ce qu'on ne remarquait pas du tout dans le jardin enchanté où il y avait toujours du soleil et toutes les fleurs de toutes les saisons.

« Mon Dieu que j'ai perdu du temps ! s'écria la petite Gerda. Voilà que nous sommes en automne, je n'ai pas le droit de me reposer. »

Elle se leva et repartit.

Comme ses pieds étaient endoloris et fatigués !

Autour d'elle tout était froid et hostile.
Les longues feuilles de saule étaient toutes jaunes et le brouillard s'égouttait d'elles, une feuille après l'autre tombait à terre.

Seul le prunelier avait des fruits âcres à vous resserrer toutes les gencives.

Oh que tout était gris et lourd dans le vaste monde !

Découvrez notre Association « C'est l'heure des contes »
grâce à sa page Facebook

En cliquant sur ce lien

<https://www.facebook.com/Cest-lheure-des-Contes-109456193800689>



C'est l'heure des contesillustrés



Ou en scannant ce QR code

